

# ÉTUDES

PUBLIÉES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

REVUE BIMENSUELLE

PARAISANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

34<sup>e</sup> ANNÉE

TOME 71. — AVRIL - MAI - JUIN 1897



PARIS

ANCIENNE MAISON RETAUX-BRAY

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

Enfin, dans ce recueil, il y a le chant immortalisé par la musique de Gounod et qui a fait couler tant de larmes : *Partez, hérauts de la bonne nouvelle* ; et le dithyrambe de l'*Anniversaire*, dont l'air magnifique, également de Gounod, est aujourd'hui connu de tout le monde :

O Dieu, de tes soldats la couronne et la gloire !...

Il fut composé en 1866, par M. Ch. Dallet, missionnaire du Maïssour, qui le dédia à son « bien cher ami Théophane Vénard » poète comme lui et couronné du martyre, depuis cinq ans, au pied des collines de l'Annam qu'il avait chantées.

Dans une page vibrante de *Çà et là*, Louis Veuillot a raconté les poignantes et chrétiennes émotions des *adieux* auxquels il assista, un jour de carnaval. Il y avait sept partants, on leur baisait les pieds, et on pleurait tandis que les masques s'agitaient dans la rue. Parmi cette foule, au flux et reflux toujours houleux qui se presse en cette étroite rue du Bac, parmi ces hommes fiévreux qui vont à leurs affaires et à leurs plaisirs, combien songent que là, derrière ces murailles sombres, autour d'une pieuse catacombe riche d'ossements broyés pour la foi de Jésus-Christ, vit, se fortifie et prie une légion de jeunes Français, de vingt ans, dont l'espérance est l'exil, dont la joie est la pensée constante de la souffrance et de la mort, dont la seule ambition est de gagner, non de l'or, mais des âmes ? Bien peu s'en inquiètent : et pourtant sur leur porte, où la Vierge règne, on pourrait écrire : « Ici, on fait des sauveurs. » Et, Dieu aidant, ceci sauvera cela.

XI. — Je vous présente, pour finir, et pour clore cette longue série de poèmes plus récents, le *Petit Savoyard*, le bon petit savoyard d'antan, avec sa marmotte et ses outils. Oh ! n'ayez pas de crainte ! Tel que le voilà, le « pauvre petit qui part pour la France » peut entrer même dans un salon doré : c'est encore le ramoneur de 1830 ; mais on lui a fait une si gentille toilette ! Sa figure n'est plus couverte de plaques rousses et noires ; quant à ses outils, on les a si bien frottés qu'ils en reluisent.

Au surplus, le petit savoyard ne vous demande point « un petit sou » pour vivre. Il ne réclame qu'un regard et un sourire ; lui qui a jadis tant fait larmoyer les braves gens. Son histoire racontée par le baron Guiraud, vient d'être éditée par M<sup>me</sup> de la

Prade, avec une quinzaine de gravures par M. Jean de Waru ; lesquelles racontent la même chose, à leur façon qui est charmante comme l'autre.

Mais pourquoi le petit savoyard s'avise-t-il de revenir à Paris en 1897 ? Y a-t-il encore à Paris des petits ramoneurs comme autrefois ? Hélas ! on n'en voit plus guère. Mais, à Paris, la Savoie fait parler d'elle. La *Savoyarde*, du haut de Montmartre, domine toutes les voix, tous les bruits. Et, en février, sous la Coupole de l'Institut, un savoyard prenait place au nombre des Quarante. Or, précisément ce savoyard de l'Académie a enrichi de sa belle, bonne et aimable prose, la plaquette de l'ancien *Petit Savoyard*. Oyez plutôt. M. le Marquis Costa de Beauregard écrit à M<sup>me</sup> de la Prade :

... Voilà que, depuis bientôt quarante ans, nos vieilles frontières ont disparu ; et la légende créée par votre père demeure vivante comme au jour où il la rimait...

Bien sot après cela, qui ne porterait gaïement la suie originelle dont ni Vaugelas, ni saint François de Sales, ni J. de Maistre n'ont pu nous débarbouiller.

N'est-ce pas que le « pauvre enfant de la Savoie » est très présentable et gracieusement présenté. Faites-lui bon visage. Et puis relisez au moins quatre vers de la vieille élégie ; par exemple, ceux de l'avant-dernière page, encadrés, d'une part, dans une vue des Alpes neigeuses, au bas desquelles un méchant loup mange un innocent agnelet ; d'autre part, dans un coin de chaumière où l'enfant, de retour, est à genoux près de sa mère, sous un crucifix :

C'est le Christ du foyer que les mères implorent,  
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim ;  
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent ;  
Nos fils s'en vont tout seuls... et reviennent enfin.

Et dire que pas un quatrain de décadent, pas un alexandrin de treize ou quinze pieds aligné et *ciselé* par un disciple de Verlaine ou de Mallarmé, ne seront lus en France, aussi longtemps que ces bons vieux vers de douze syllabes, écrits en bon vieux français, par un honnête homme de l'Académie !

V. DELAPORTE, S. J.